

Études littéraires africaines

JOLLY Rosemary Jane, *Colonization, Violence and Narration in White South African Writing ; André Brink, Breyten Breytenbach, and J.M. Coetzee*, Athens, Ohio University Press & Johannesburg, Witwaterstand University Press, 1996, 179 p.



Jean Sévry

Numéro 3, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042424ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042424ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sévry, J. (1997). Compte rendu de [JOLLY Rosemary Jane, *Colonization, Violence and Narration in White South African Writing ; André Brink, Breyten Breytenbach, and J.M. Coetzee*, Athens, Ohio University Press & Johannesburg, Witwaterstand University Press, 1996, 179 p.] *Études littéraires africaines*, (3), 75–78. <https://doi.org/10.7202/1042424ar>

émouvant du récit. Mara finit donc prisonnière de l'exil, tenue à un destin tragique par le mensonge nécessaire qui lui permet d'aider les siens, prise dans le miroir où elle se contemple au début du roman qui est un récit à la première personne, un retour sur le passé. Mais, au-delà du sujet direct de l'œuvre, n'est-ce pas là l'image de notre condition post-moderne, prisonnière du vide, de l'imaginaire et de ses images ?

■ Michel NAUMANN

■ JOLLY ROSEMARY JANE, *COLONIZATION, VIOLENCE AND NARRATION IN WHITE SOUTH AFRICAN WRITING* ; ANDRÉ BRINK, *BREYTEN BREYTENBACH, AND J.M. COETZEE*, ATHENS, OHIO UNIVERSITY PRESS & JOHANNESBURG, WITWATERSTAND UNIVERSITY PRESS, 1996, 179 p.

De toute évidence, les littératures de l'Afrique du Sud ont toujours témoigné de la plus grande violence. Ceci ne va pas, en ce qui concerne la littérature blanche, sans ambiguïtés : J.M. Coetzee l'avait fort bien observé dans un article publié en 1986 où il s'interrogeait sur la fonction de ces écritures qu'il qualifiait "d'obscènes", l'écrivain agissant comme un témoin impuissant qui regarde par le trou d'une serrure pour rendre compte de tortures qui se déroulent dans une "chambre noire" : la littérature, en ce cas, ne témoignerait-elle pas d'un certain voyeurisme ? C'est peut-être cet article (cité dans l'ouvrage) qui a donné l'envie à R.J. Jolly de travailler sur cette question. Cette étude se veut résolument "post moderniste", aimable fourre-tout où l'on retrouve de nombreux modèles : Foucault et son *Surveiller et punir*, Freud et son *Malaise dans la civilisation*, Hegel et son paradoxe sur le Maître et l'Esclave, Rosemary Jackson (*Fantasy : the Literature of Subversion*, 1981), A.R. Janmohammed (*Manichean Aesthetics, the Politics of Literature in Colonial Allegory*, 1983), Jessica Benjamin (*The Bonds of Love, Psychoanalysis, Feminism & the Problem of Domination*, 1988), pour ne citer que les plus importants. A voir pareille liste, on pouvait s'attendre au pire, mais à vrai dire l'auteur domine suffisamment son sujet pour ne pas se laisser écraser par ses modèles.

Je lui donne en partie raison lorsqu'elle considère, dès les premières pages, qu'on peut se dispenser du rituel de restitution d'un contexte historique ou socio-politique. Ainsi, c'est donc au texte que l'on va s'adresser pour l'essentiel. Mais vers la fin de l'ouvrage, l'histoire va rattraper notre auteur lorsqu'il lui faut reconnaître le poids exercé sur Coetzee, par exemple, par le "state of Emergency", l'état d'urgence ; la publication plus récente de *Age of Iron* crée des contraintes inattendues, car si Coetzee procède par métaphores, ici, la métaphorisation se fait beaucoup plus abrupte et nous ramène vers une réalité brûlante : la théorie mise en place s'en voit malmenée. Tentez d'éviter l'histoire, et elle aura tôt fait de vous

rejoindre, que cela vous plaise ou non. Jolly tente de mettre en place un système d'analyse qui tient compte de trois paramètres : le colonisateur, le colonisé, et le féminisme. C'est au sein de cette trilogie que les auteurs cités viennent loger leur violence, répercutant ainsi celle qui est inhérente à leur société, point sur lequel notre auteur n'insiste guère, avec raison il me semble, car cette constatation ne permet pas de faire véritablement avancer les analyses. Elle nous propose des pages intéressantes sur Coetzee, sur *Foe* tout particulièrement, œuvre dans laquelle elle croit percevoir une dévoration des rôles, des statuts de narration. Mais elle prend toutes ces stratégies de narration avec un grand sérieux, alors que le livre foisonne d'humour. On aurait pu, ce qui n'apparaît pas ici, se demander s'il ne s'agissait pas aussi, dans l'esprit de l'auteur, de se livrer à des jeux littéraires, parodies de récits de voyages, du roman picaresque, et du roman colonial, de son ancêtre Daniel Defoe. Mais le cadre d'analyse retenu, qui exclut tout autant l'histoire littéraire, ne le permettait pas.

D'une autre façon, elle voit en Brink une réflexion sur une opposition entre maître/esclave, d'une part, et mâle/femelle, ou blanc et noir, ce qui me semble constituer un schéma fort réducteur : des comparaisons avec quelques écrivains noirs ou d'autres écrivains blancs feraient éclater cette rigidité formelle. Ce qu'elle écrit sur le viol de l'intimité, la recherche d'un érotisme de l'interdit chez Brink me semble plus convaincant.

Mais, à mon sens, c'est certainement sur Breytenbach que l'on trouvera les meilleures pages, à propos de son *Mouroir* ou de *The True Confessions of an Albino Terrorist*. Elle voit dans son écriture une stratégie de survie : pour sortir de l'univers clos de la prison où il a séjourné sept années, l'écrivain se livre à une sorte d'autobiographie, confession où le confesseur prétend rester son maître, pour se protéger de l'interrogatoire qu'il a subi durant deux longues années, et pour sortir du scénario imposé entre un interrogateur et un interrogé. Elle montre bien tout le système de dépendances qui se tissent entre le prisonnier, son geôlier et sa geôle. Et s'il croit pour un temps qu'écrire est une libération, il découvre aussi que c'est un piège qu'il se tend à lui-même, nouvel enfermement, château où il se claustrer. Ce "miroir" est donc aussi un "mouroir".

Dans un dernier temps, Jolly revient sur Coetzee, sur *Dusklands* et sur *Waiting for the Barbarians*, en démontrant avec pertinence l'ambiguïté du magistrat, sa duplicité, sa façon de lire le corps de "la fille barbare" comme "le lieu de la torture" (p 127), ce qui débouche sur une forme de fétichisme. Trop souvent, Jolly, ici comme ailleurs, se contente trop facilement du schème d'un sadomasochisme qui se retrouve hissé au niveau d'un comportement qui tiendrait lieu d'explication. Par contre, elle soulève de bonnes questions, même si leur formulation, une fois de plus, me semble réductrice :

"If Dawn/Jacobus as narrators are sadistic and Dawn/Jacobus as characters are masochistic, is the writer always a sadistic colonizer, and the reader, at the mercy of the writer's image, always masochistically colonized ?" (p. 120)

Cette étude solide présente, il est vrai, les inconvénients d'un découpage effectué pour les besoins de la cause. S'il est bien exact que souvent, chez Coetzee comme chez d'autres, la mise en place de voix multiples et contradictoires permet de cerner l'altérité comme étant de l'ordre du non présentable (ainsi Friday présenté comme un boutonnière vide), je regrette pour ma part que l'abandon d'une dimension historique ne permette pas d'accéder à d'autres aspects de ces œuvres. On cherchera en vain une réflexion poussée sur Coetzee, Brink et leur représentation de l'histoire : ce qu'on a voulu lui faire dire, par opposition à ce que l'écrivain entend lui faire dire maintenant - Brink : histoire et mémoire - à moins qu'il ne la considère comme un énorme système de duplicité absurde - Coetzee : histoire et sens -, comme la recherche d'un mode de domination. Ces écrivains ont eu aussi des sources d'inspiration (Kafka et Dostoïevsky pour Coetzee, Camus pour Brink, etc.), mais elles ne sont pas traitées là, soit parce que l'auteur considère que ceci ne rentre pas dans le cadre de son étude, soit parce qu'elle estime que le problème a déjà été traité, ce qui mériterait un débat : comment peut-on en effet parler d'un texte en négligeant l'intertextualité ? D'autant plus que les écrivains noirs, au même instant, rejettent de tels modèles. Enfin Brink et Breytenbach se situent également par rapport à une culture et une littérature de langue Afrikaans, qui n'ont droit qu'à quelques allusions.

Il n'est guère question non plus d'une certaine misogynie pourtant évidente chez Coetzee. Jolly signale bien dans *Dusklands* des images de la femme (terre mère) comme souillure, par opposition aux fusils purificateurs de la virilité, qu'il s'agisse du Vietnam ou de l'Afrique du Sud de Jacobus Coetzee, mais elle ne pousse pas son analyse au-delà de ces apparences. Par ailleurs, si Coetzee et Brink n'utilisent pas les mêmes stratégies de narration, c'est aussi parce qu'ils ne s'adressent pas aux mêmes publics et que, par voie de conséquence, ils se situent différemment par rapport à la société dans laquelle ils vivent ou par rapport à celles (Europe, USA, etc.) qui leur sont, finalement, tout aussi proches. Brink entend se situer comme un acteur qui pourrait peser sur l'histoire des mentalités, et par ses romans, il nous fait participer à de véritables procès de la société coloniale. Coetzee a d'autres visées, et par le biais de la métaphore, il entend placer sa réflexion dans un au-delà. D'une autre façon, les choix linguistiques (alternance régulière afrikaans/anglais chez Brink et Breytenbach, alors que Coetzee se contente de l'anglais) en disent long sur leurs choix politiques. Et que dire d'une certaine complaisance dans le morbide ? Le problème méritait tout de même d'être abordé, si l'on songe à l'ambivalence de nos attentes vis-à-vis de cette production littéraire. Quelque part, elle devait, je crois, renforcer, voire flatter nos vieilles culpabilités coloniales tout en essayant, bien en vain, de nous en défaire en les projetant sur cet autre : l'Afrique du Sud de l'Apartheid, qui nous tenait lieu, que l'on soit Américain ou Français, d'alibi confortable.

En conclusion, je dirais que cette étude est enrichissante, mais que par

ses choix épistémologiques, elle ne parvient pas, à mon avis, à rendre compte de la complexité de ces littératures, en ne se focalisant que sur un aspect de leur manipulation de la violence au sein de systèmes de narration. Derrière cette violence, il y avait et il y a encore d'autres choses qui entrent en jeu, qu'il s'agisse du pouvoir, ou d'une histoire qui ne sait plus quel sens elle pourrait encore se donner.

■ Jean SÉVRY